

Introduction

Parler de genre a longtemps relevé d'une dynamique bi-dimensionnelle. Qu'il s'agisse de l'inextinguible question des inégalités femmes-hommes, des violences de genre ou bien encore des questions transidentitaires, il a le plus souvent été question d'opposition, de domination, de comparaison, de transition : bref de binarité.

Les travaux contemporains sur le genre et les minorités sexuelles et sexuées ont néanmoins mis en avant des figures, des cultures, des trajectoires venant rompre avec cette dualité. Les drag-queens ou les drag-kings², plus encore les drag-queers³, font notamment partie de ces tentatives d'extirper le genre de cette binarité. D'un point de vue plus identitaire, la visibilité des personnes queers, gender fluid ou non-binaires fait glisser cet au-delà de la binarité d'une perspective scénique et artistique vers des agendas politiques plus classiques comme ceux de l'éducation (avec des enjeux scolaires vifs), de la santé (avec la question des prises en charge des mineurs non-binaires par exemple) ou de l'aménagement du territoire qu'il s'agisse de toilettes, de vestiaires ou bien encore d'espaces de loisirs).

Pour autant, nous ne savons pas grand-chose des personnes non-binaires ou gender fluid. Dans la littérature francophone⁴ disponible, on soulignera la publication de travaux centraux sur les jeunes non-binaires⁵, l'école et leur (non)inclusion⁶, l'évolution de leurs terminologies d'usage⁷, ou bien encore des essais tentant de cerner les contours de cette nouvelle façon d'être au genre⁸.

Pour saisir ce qui se dessine comme un nouvel enjeu autour des personnes LGBTIQ⁹, il est nécessaire de définir en amont ce que nous entendons par « non-binarité ». Bien que le terme de « non-binarité » soit récent, les identités qui permettent de dire « un au-delà » des catégories masculines et féminines sont nombreuses. La multiplication des façons « faire genre » est une tendance qui semble s'accélérer du moins si l'on se fie aux recherches les plus

¹ Arnaud Alessandrin est sociologue de l'université de Bordeaux où il enseigne la sociologie du genre, de la santé et des discriminations. Il a notamment publié « Sociologie des transidentités » (Cavalier bleu, 2018, 2de édition 2023) ; « Parcours de santé / Parcours de genre » (codir., PUM, 2019), « Santé LGBT » (codir., Bord de l'eau, 2020) « Déprivilegier le genre » (Double ponctuation 2021).

² Moins visibles dans la littérature nationale, les écrits autour de la pratique et de la communauté « king » sont bien documentés par Lucas Greco, notamment : *Dans les coulisses du genre. La fabrique de soi chez les drag-kings*. Lambert-Lucas, 2018.

³ Arnaud Alessandrin, « Drag in the city : éléments pour une analyse du paysage Drag Queen français », *Le sujet dans la cité*, vol. 12, no. 2, 2021, pp. 235-248.

⁴ Il convient de noter les publications bien plus nombreuses du côté de la littérature internationale autour de ces populations.

⁵ Annie Pullen Sansfaçon, Denise Medico, *Jeunes trans et non binaires : De l'accompagnement à l'affirmation* Remue-Ménage, 2021

⁶ Richard Gabrielle et Clément Reversé. « La vulnérabilité scolaire des jeunes LGBTIQI en France. Penser la marginalisation accrue des élèves trans, non binaires et intersexes », *Agora débats/jeunesses*, vol. 91, no. 2, 2022, pp. 21-35.

⁷ Arnaud Alessandrin, « Au-delà du troisième sexe : expériences de genre, classifications et débordements », *Socio*, 9 | 2017, 201-214.

⁸ Louisa Mackenzie, Vinay Swamy, *Devenir non-binaire*, Le Manuscrit, 2021.

⁹ Lesbiennes Gays Bi-sexuel.le.s, Trans, Intersexes et Queer

récentes sur cette question¹⁰. Cependant toutes les définitions de la non-binarité ne se superposent pas complètement. D'une part, dans la littérature contemporaine des *gender studies* nous trouvons des définitions génériques, tendant à traduire la non-binarité de genre comme des « styles de féminités et de masculinités »¹¹, qui ne se laissent pas réduire aux expériences et aux identités binaires. D'autre part, certaines approches soulignent que la non-binarité de genre est aussi une posture politique de refus des assignations normatives¹². Dans cette perspective, on trouve de nombreux travaux issus de la théorie queer qui relient les expressions et les revendications non binaires à des manifestations subversives de déconstruction. Si le présent chapitre n'a pas pour objectif de trancher cette controverse, il convient néanmoins de remarquer que le terme de « non-binarité » peut parfois apparaître comme un terme parapluie renvoyant à une diversité d'expériences, d'identités ou de revendications qui, par leur fluidité, défont les traditions genrées. À cet égard, nous notons que la non-binarité se déploie tantôt comme « un en dehors du genre », tantôt comme une oscillation entre les rôles traditionnels assignés au masculin et au féminin. Plus encore, aux côtés du terme de non-binarité, nous trouvons d'autres appellations comme celles de personne « agenre », « gender queer » ou « gender fluide » pouvant recouvrir des réalités similaires (ce qui n'aide évidemment pas les lectures statistiques de ces multiples identités)¹³.

A cet égard, nous pourrions nous interroger sur la porosité définitionnelle entre la non-binarité et la transidentité. En effet, si cette dernière se définit comme une distance (allant de la négociation au refus) du sexe assigné à la naissance, peut-on dire que la non-binarité est une forme de transidentité ?¹⁴ En creux, à quelles conditions la non-binarité peut-elle être superposable à une forme de cis-identité¹⁵ ?

Pour les besoins de ce chapitre, nous ne porterons pas notre attention sur les nuances d'expériences et de représentations que recouvre ce fourmillement nominal, bien que ces enjeux semblent prendre une importance de plus en plus significative.

C'est pourquoi notre attention se portera plus spécifiquement sur ce que l'apparition de ce terme, et les expériences décrites à travers lui, font et défont de la catégorie « femme » qui, à

¹⁰ Lire par exemple : Willems Geoffrey. « Le genre non binaire et fluide consacré par la Cour constitutionnelle : faut-il flexibiliser ou abolir l'enregistrement civil du sexe ? (obs. sous Cour const. (b.), arrêt no 99/2019, 19 juin 2019) », *Revue trimestrielle des droits de l'Homme*, vol. 124, no. 4, 2020, pp. 895-920 (pour la dimension juridique) ou bien Fanny Poirier et al. « Non-binarité et transidentités à l'adolescence : une revue de la littérature », *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 2018, 67(5-6), 268-285 (pour une dimension plus clinique) ou bien Emmanuel Beaubatie, « Le genre pluriel. Approches et perspectives pour complexifier le modèle femme/homme en sciences sociales », *Cahiers du Genre*, vol. 70, no. 1, 2021, pp. 51-74 (pour une lecture sociologique).

¹¹ Beaubatie, op cit.

¹² Sam Bourcier, *Homo Inc. Orporated, le Triangle et la licorne qui pète*, Paris, Cambourakis, 2017 59(4), 677-705.

¹³ Mathieu Trachman et al. « lesbiennes, gays, bisexuel.le.s et trans : une catégorie hétérogène, des violences spécifiques ». In : Brown E. et al. (dir.) *Violences et rapports de genre*, Paris : INED, 355-387 ; 2021. Lire aussi, des mêmes auteur.e.s, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences ». *Revue française de sociologie*. 2018, 59(4), 677-705.

¹⁴ Arnaud Alessandrin, *Sociologie des transidentités*, Cavalier Bleu, 2018.

¹⁵ Autour de la question cisgenre, lire par exemple : Arnaud Alessandrin, « La question cisgenre », *Interrogations*, n.15/1, 2012. Mais aussi : Lee Harrison Aultman, « Cisgender », *Transgender Studies Quarterly*, 1/1-2, 61-62.

l'image de la masculinité, est ici rediscutée. Pour cela, nous reviendrons sur les tentatives de définitions précitées en les explorant plus intensivement, notamment au travers d'entretiens. Trois mouvements argumentatifs nous intéresseront. Nous regarderons premièrement du côté d'une non-binarité comme oscillation de genre (l'un et l'autre genre) avant de s'intéresser à la non-binarité comme agencement (l'un et l'autre genre) puis comme extériorité du genre (ni l'un ni l'autre).

Note méthodologique

Afin de rendre compte du contexte de récolte des données qualitatives utilisées dans ce chapitre, il convient de signaler deux enquêtes durant lesquelles des entretiens et des focus groupes ont été réalisés avec -notamment- des personnes non-binaires. Ce sont ces recherches qui nous permettent de présenter cette réflexion.

La première recherche (intitulée « Santé LGBT »¹⁶) a été réalisée entre 2017 et 2019. Elle se décline méthodologiquement sous la forme d'un questionnaire, que nous ne mobiliserons pas ici, et d'une série d'entretiens portant sur quatre parcours de santé : la santé scolaire, les parcours bariatriques, la cancérologie et le vieillissement. C'est principalement du côté des éléments relatifs à la santé scolaire qu'ont été empruntés les entretiens retranscrits pour cette démonstration. Cela entraîne fatalement une analyse portant sur des populations jeunes (lycée – université). Mais cette caractéristique sociodémographique répond également à la sociologie des personnes non binaires qui, d'après de nombreuses enquêtes, épousent un profil plus jeune que le reste de la population¹⁷. Une indication explicative à ce phénomène pourrait se situer de côté de la nouveauté relative de ce terme¹⁸ (et non du ressenti), s'inscrivant par la même plus immédiatement dans les récits de vie des personnes plus jeunes. Une autre explication provient probablement des phénomènes d'identifications (sans que cela soit péjoratif) qu'inaugurent les réseaux sociaux et les figures médiatiques non-binaires. Leur présence permet alors un usage du terme et l'expression facilitée d'une identité jusque-là silencieuse.

La seconde recherche à partir de laquelle sont extraits les entretiens présents dans ce chapitre porte sur les « souvenirs du mariage pour tous »¹⁹. Cette recherche est elle aussi constituée autour d'une méthode mixte : qualitative et quantitative²⁰. Dans son volet qualitatif, la recherche permet de réaliser des focus groupes (des entretiens collectifs) autour de la thématique du mariage pour tous. Parmi les participantes, des personnes non-binaires se sont exprimées. Ce sont leurs présentations et les discussions autour de la non-binarité avant ou après les focus-groupe qui sont ici retranscrites.

¹⁶ Enquête financée par la DILCRAH (Délégation Interministérielle de Lutte Contre les Discriminations) et publié dans l'ouvrage : Arnaud Alessandrin, Dagorn Johanna, Richard Gabrielle, Meidani Anastasia et Toulze Marielle, *Santé LGBT*, Bord de l'eau, 2020.

¹⁷ Arnaud Alessandrin et Anastasia Meidani, « Santé non-binaire : de quoi parle-t-on ? », *Santé Publique*, 2022 [à paraître]

¹⁸ Lire par exemple : Annie Pullen Sanfaçon et Denise Medico, *Jeunes trans et non binaires*, Remue Ménage ed., 2020.

¹⁹ Enquête financée par la Fondation Jean Jaures, l'ARESVI et le soutien de l'IRTS Nouvelle Aquitaine et le CEF de Bergerac, en partenariat avec Flora Bolter et Denis Quinqueton.

²⁰ Pour lire les résultats de cette recherche : Arnaud Alessandrin, Bolter Flora, Quinqueton Denis, *Mariage pour tous : violences d'une conquête* » Bord de l'eau, 2023.

Les entretiens analysés ont été sélectionnés en fonction des « auto-identifications²¹ » des personnes. Il ne s'agit pas ici de tester la robustesse définitionnelle de l'emploi des termes par les personnes mais de les prendre comme tels, c'est-à-dire comme des expressions de genre singulières.

Enfin, pour l'ensemble des témoignages, une anonymisation a été effectuée.

²¹ Sur cette question des autocatégorisations et de l'auto-identification des personnes trans, lire par exemple : Emmanuel Beaubatie, « L'espace social du genre. Diversité des registres d'action et d'identification dans la population trans' en France », *Sociologie*, vol. 10, no. 4, 2019, pp. 395-414.

1° LA NON BINARITE COMME OSCILLATION (L'UN OU L'AUTRE) : LES CATEGORIES DE GENRE COMME POLARITE POTENTIELLE

« Je sais que quand on parle de non binarité on pense à des personnes qui ne sont ni féminines ni masculines. Mais moi, je sais pas, mais j'ai été assigné.e²² garçon à la naissance. Alors ces codes du masculin, je les connais. Et tous ne me dérangent pas tu vois... »

Anna, 21ans (étudiant.e non-binaire)

« Je crois que ça dépend des moments. Parfois je me sens plus fille et parfois je me sens plus garçon. Je ne sais pas comment t'expliquer. C'est comme si j'avais besoin de savoir qu'il y a les deux... si besoin »

Lois, 19ans (étudiant.e non binaire)

« Je ne suis plus en couple lesbien... je ne sais pas comment dire. Ma femme se dit non-binaire maintenant. Je suis en couple « queer » je peux dire. Mais, selon ses propres mots, elle pourrait très bien redevenir « ma femme » plus tard »

Géraldine, 38ans (épouse d'une personne non binaire)

Les normes de genre s'inscrivent dans la binarité. La sociologie de l'éducation, des loisirs, des milieux professionnels ou de la sexualité débordent de descriptions en la matière²³. De plus, qu'il s'agisse des filles ou des garçons, les recherches autour du genre s'inscrivent également dans le constat d'une production de la binarité. De la sorte, nous pourrions dire que s'il y eut des écoles de filles et des écoles distinctes de garçons, ce n'était probablement pas parce que la nature avait fait des filles et des garçons ; mais plutôt car il fallait socialement produire de la différence. Si cette socialisation dans la différence passe aujourd'hui par différentes modalités, elle n'en demeure pas moins vraie. Ces assignations font de la non-binarité, comme des transidentités avant elle²⁴, des expressions de genre nouvelles. A ce stade, notons

²² Pour les besoins de ce chapitre d'ouvrage, l'écriture non genrée sera privilégiée afin de rendre compte des identités non-binaires.

²³ A cet égard, des encyclopédies et abécédaires du genre proposent d'éclairer plusieurs de ces thématiques. On pensera notamment à : Juliette Rennes (dir). *Encyclopédie critique du genre*. La Découverte, 2016 ; Arnaud Alessandrin et Brigitte Esteve-Bellebeau, *Genre : l'essentiel pour comprendre*, Des ailes sur un tracteur, 2014.

²⁴ Arnaud Alessandrin, « Transidentités : du biologique au sociologique », *Sexe et Genre: de la Biologie à la Sociologie* (H. Berry dir.), PUF, pp : 149-159, 2019

que si l'expression de genre non-binaire semble récente, des travaux historiques²⁵ inscrivent l'identité de genre non binaire (c'est-à-dire le sentiment d'être non-binaire) dans des perspectives de plus long terme – comme ont pu le faire les anthropologues avant eux²⁶. Ce constat s'appuie également sur l'augmentation tendancielle des publications autour de cette question²⁷, de sorte que le sujet ne soit plus uniquement de l'ordre de l'identité individuelle mais bel et bien du phénomène social.

Parmi les personnes non binaires rencontrées, la composition de son genre reste une interrogation centrale aux vues des injonctions nombreuses à se situer dans une case du genre - et une seule. Cette pression de l'assignation se ressent dans de nombreux témoignages qui, en choisissant d'être « parfois » du côté du masculin et « parfois » du côté du féminin, font avec les exigences sociales.

« En réalité, je suis plus féminine que masculine en ce moment. Mais c'est peut-être aussi du fait du télétravail. Je peux plus investir cette partie de moi. Au boulot je ne suis pas certain que ce soit possible. Ça va, je le vis pas mal, je me vois pas être « 100% » masculine ou bien « 100% » féminine. Mais bon, être loin des collègues ça aide (rires) »
(Léa, graphiste, 32ans)

Dans ce cas de figure, les questions d'opportunité et de contraintes sont entremêlées. Les notions de discrimination et de transphobie, réelles ou appréhendées²⁸, sont au centre de ces stratégies. Léa poursuit :

« Peut-être qu'il y aurait eu de la transphobie de quelques collègues, mais en vrai, je ne sais même pas.... Après, c'est sûr que je préfère ne pas tenter donc comme c'est maintenant, c'est très bien. Je suis bien comme ça et j'évite des problèmes. »

Cependant, toutes les oscillations de genre de la non-binarité ne semblent pas s'effectuer en fonction de contraintes et d'opportunités aussi nettes que celles de la protection contre la transphobie. Dans certains récits, la non binarité que nous décrivons (tantôt masculine, tantôt féminine) s'inscrit aussi dans des parcours de vie et des incertitudes. Les temporalités de cette oscillation sont parfois condensées, dans une semaine ou dans une journée :

« Y'a cette question de l'opération que tout le monde te pose. Toi aussi tu te la pose. Sauf que j'en sais rien moi. Alors je me dis que si je peux être parfois Lina, parfois Andrew c'est bien aussi. [...] Pour l'instant je suis Lina le week-end, quand j'ai envie, pas tout le temps. Pour des sorties plutôt. C'est étrange car ça provoque une sorte d'anonymat. Y'a des gens, je les connais, je les croise, et ils ne me reconnaissent pas. C'est étrange. Ça me plaît assez. » (Lina, étudiant·e en alternance, 27ans)

²⁵ Lire par exemple Clovis Maillet, *Les genres fluides, de Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Arkh, 2019.

²⁶ Thamy Ayouch, « Du binaire au multiple : subjectivations de genre dans le Candomblé », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 97, no. 1, 2018, pp. 159-172.

²⁷ Lire par exemple : Louisa Mackenzie et Vinay Swamy, *Devenir non binaire*, Le manuscrit, 2021.

²⁸ Comme toutes les discriminations, la transphobie peut-être « directe » ou « indirecte », relever d'un fait avéré ou bien appréhendé (le « sentiment de discrimination »). Dans un cas comme dans l'autre, la potentialité même de la discrimination fait peser sur les parcours et les identités une menace qui traverse les représentations et les pratiques des individus. Concernant la transphobie, lire : Arnaud Alessandrin, « La transphobie en France : insuffisance du droit et expériences de discrimination », *Cahiers du Genre*, vol. 60, no. 1, 2016, pp. 193-212.

Etre un homme ou une femme en fonction de stratégies, d'opportunités ou de parcours de vie (et donc de temporalités) n'est cependant qu'une manière d'être à la non-binarité. D'autres récits, d'autres rapports au genre, proposent d'autres équilibres.

2° LA NON BINARIE COMME AGENCEMENT (L'UN ET L'AUTRE) : LA CATEGORIE FEMME COMME OUTIL DE CONSTRUCTION DE SOI

« J'ai besoin des deux. Je sais pas te dire si je suis plus l'un ou l'autre. Je suis les deux. Vraiment. »

Phil (32ans, Chorégraphe)

« J'ai choisi un microdosage hormonal pour ça : pour ne pas être trop marqué d'un côté du genre sans être non plus trop marqué d'un autre. Mais je ne suis pas agenre non plus. Je reste non binaire »

Louis.e (étudiant·e non binaire)

C'est très certainement le cas le plus fréquemment rencontré, notamment lorsqu'on interroge les jeunes non binaires adolescent·e·s (lycéen·ne·s et étudiant·e·s) : celui d'une simultanité du genre masculin et féminin. Cet agencement n'est pas d'un seul tenant : il prend les plis d'éléments du genre existant (maquillage, tenues vestimentaires, pronoms, attitudes corporelles) et s'harmonise différemment selon les corps, des âges, les expériences passées et ou les situations d'expression. Il n'y a donc pas de non-binarité au singulier. Dans ce nouvel équilibre au genre, le féminin comme le masculin sont présents de façon plus ou moins prononcé en fonction des assignations de genre à la naissance. Ainsi, on retrouvera parfois d'éléments traditionnellement attribués au féminin du côté des personnes assignée garçon à la naissance et qui se réclament de la non-binarité.

« Mon maquillage c'est pour dire : je suis un garçon et je suis féminin. Alors suis-je vraiment un garçon. C'est pareil pour mes bagues ou mes colliers. » (Tim, 18ans, lycéen.ne)

« J'ai pas envie qu'on m'identifie comme un homme. J'ai pas non plus envie qu'on m'identifie clairement comme une fille. Alors j'ai créé un personnage un peu garçon et un peu fille. C'est un mélange entre Christine and the queens, indochine et Ranma ½ (rires) » (Simon, 22ans, étudiant·e)

Féminin·e·s et masculin·e·s à la fois, ces personnes non-binaires vivent dans une signature singulière au genre sans qu'une identité de genre ne prenne réellement le dessus ou sans qu'une temporalité ne devienne une parenthèse de genre. On pourrait peut-être à cet égard noter que les personnes que nous avons interrogées, tout comme les personnes qui ont répondu au questionnaire d'ailleurs sont dans des filières et des parcours scolaires assez

spécifiques : plus de filières littéraires que scientifiques, plus de filières sciences humaines et sociales que juridiques ou médicales. On observe là une tension interprétative. D'une part, certain·e·s théoricien·ne·s (ouvertement opposés aux transitions de genre chez les mineurs) parleront de phénomène de mode ou d'influence sociale²⁹. La théorie de « l'identité de genre rapide »³⁰ défend alors l'idée selon laquelle nous serions face à une « contamination »³¹ de transidentités chez les mineurs alors même que ces dernier·e·s seraient trop jeunes pour savoir qui ils et elles sont vraiment. Mais, à l'opposé, d'autres théoriciennes et théoriciens soutiennent que ces différences d'éclosion des termes en fonction des parcours scolaires relèvent de l'opportunité de saisir le vocabulaire et d'exprimer une identité non-binaire : dans ce cas-là l'identité de genre précède l'orientation scolaire. De plus, le développement psychosexué classique des individus atteste qu'à 7 ans l'enfant connaît le « groupe de genre » auquel il se sent appartenir. Cela est vrai pour les jeunes cisgenres (garçons ou filles) : pourquoi n'en serait-il pas de même pour les jeunes personnes trans ou non-binaires. Evidemment, la « non-binarité » n'est pas une fixation définitive de son genre. A l'image de la sexualité, celle-ci peut changer à travers les âges de la personne, sans toutefois qu'apparaissent des changements perpétuels.

Dans cette configuration, le féminin (comme le masculin) sont des boîtes à outil et le genre apparaît comme prothétique. Il serait néanmoins faux de considérer que, contrairement au premier profil décrit, des éléments stratégiques de protection face à la transphobie par exemple, n'apparaissent pas. Au contraire, peut-être encore plus à ces jeunes âges selon de nombreuses enquêtes, la question de la transphobie est centrale et peut même provoquer un changement dans la façon de vivre son identité non-binaire.

« Au début, comme je suis non binaire, je suis parti·e au collège comme je voulais, avec une nouvelle couleur de cheveux et tout. Et puis je me suis vite rendu·e compte qu'il fallait mieux que j'attende le lycée. Je me changeais chez moi, mais en public, à part quelques ami·e·s, personne ne savait » (Louis, 17ans)

Les manières d'être non-binaires ne sont donc pas exclusives les unes les autres. Il convient plutôt de les considérer comme des rapports au genre toujours susceptibles d'être remis en cause.

3° LA NON BINARITE COMME EXTERIORITE (NI L'UN NI L'AUTRE) : LA CATEGORIE FEMME COMME ASSIGNATION SUBIE

« *Etre non binaire c'est politique. C'est comme être un·e transfuge de sexe*³² *décidé* »

Carine, 47ans (Militante trans)

²⁹ Céline Masson, Caroline Eliacheff, *La fabrique de l'enfant transgenre*, L'observatoire, 2022.

³⁰ Littman L, « Rapid-onset gender dysphoria in adolescents and young adults: A study of parental reports ». *PLoS ONE* 13(8), 2018.

³¹ On remarquera que ces interrogations avaient déjà été soulevées concernant l'homosexualité et les premières données portant sur les parcours professionnels des minorités sexuelles. Sur la notion de contamination des questions trans, on retrouve encore des traces de ce champ lexical dans des écrits récents : Elisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi : essai sur les dérives identitaires*, Seuil, 2021.

³² A cet égard on remarque une porosité entre le discours militant et la théorisation des questions trans. Voir par exemple : Emmanuel Beaubatie, *Transfuges de sexe*, La découverte, 2021.

Une dernière proposition de non-binarité se dessine du côté d'une posture politique à l'égard des normes de genre : s'en extraire est un genre de subversion qui annonce non seulement un refus des assignations mais, bien souvent, un engagement associatif ou militant (physique ou numérique) concomitant.

« Le genre c'est politique. Y'a plein de gens qui reproduisent les normes hétérosexistes et cisgenres et ça leur pose pas de problème. Mais moi j'ai pas envie de cautionner ça. Etre non-binaire, au gender fluide, comme tu veux, c'est dire non à ce système (tu peux écrire « cis » - « theme » me dit-iel en riant). »

Dans un contexte où l'apprentissage des termes s'effectue aussi par porosité militante, il n'est pas étonnant que les personnes concernées choisissent des termes identificatoires qui s'éloignent le plus possible de ceux qu'ils ou elles jugent pathologisants ou normatifs. Cela avait déjà été le cas avec le terme « transsexuel » qui s'était progressivement vu remplacé par des termes comme « trans » ou « transgenre »³³. Les récits de la non-binarité sont, dans cette perspective, ceux d'une émancipation vis-à-vis des assignations. Le témoignage de Louis l'illustre : il s'agit de « combattre » ou « s'opposer », de « ne pas être catalogué » dans les normes de genre.

Ce « ni masculin / ni féminin » trouve cependant des limites concrètes dans les espaces et les interactions du quotidien, et la reconnaissance du pronom « iel »³⁴ n'est pas la libération tant espérée (même si elle ouvre des univers lexicaux inédits).

« Y'a toujours des moments où t'es obligé de te genrer ou alors on te fait bien comprendre que ce n'est pas normal. Et puis si tu ne veux pas te genrer quand même c'est les autres qui le font à ta place. On est dans une société où tu ne peux pas être libre d'être toi-même, sans tout ça, sans le masculin, sans le féminin. C'est dans la langue, c'est dans l'histoire. Et en France on galère à accepter des corps et des genres qui ne sont pas... Prisonniers de ça ! » (Louis)

De façon très durkheimienne, l'extériorité des normes de genre nous renseigne alors plus sur leur force d'imposition que sur la possibilité concrète qu'elles puissent être extérieure aux personnes. Cette proposition politique de la non-binarité butte sur un constat : s'il existe des pas de côté vis-à-vis des normes (de genre, mais d'autres pourraient être ici mobilisées), il n'existe pas d'extérieur à elles. Certes, les normes de genre ne sont jamais totales, mais elles s'imposent suffisamment pour qu'il ne puisse perdurer d'espaces neutres très longtemps. Pour paraphraser François Dubet³⁵ : si le genre nous socialise partout, il ne nous socialise jamais complètement. C'est ce « jamais complètement », cette possibilité de plier les normes sans les faire plier totalement, qui s'offre ici aux personnes non binaires.

Conclusion

³³ Lire par exemple : Arnaud Alessandrin, « Au-delà du troisième sexe : expériences de genre, classifications et débordements », *Socio*, 9 | 2017, 201-214.

³⁴ Loison, Marie, Gwenaëlle Perrier, et Camille Noûs. « Introduction. Le langage inclusif est politique : une spécificité française ? », *Cahiers du Genre*, vol. 69, no. 2, 2020, pp. 5-29.

³⁵ François Dubet, *L'expérience sociologique*, La découverte, 2007.

La non-binarité devient progressivement un élément des expressions et des expériences de genre qui entre en écho avec les préoccupations des professionnel·le·s, notamment de l'éducation nationale (comme nous avons pu le voir eu égard aux âges des personnes concernées). Néanmoins, on trouve depuis peu des incursions de ce terme dans la littérature scientifique et médicale de façon tout à fait significative. C'est le cas du DSM (Diagnostic and statistical manual) qui se détache progressivement de la tradition binaire du « transsexualisme » pour élargir l'assiette de reconnaissance en termes de diversité des genres³⁶. Cette inclusion nouvelle porte en son sein une promesse de prise en charge sans pathologisation des identités non-binaires.

Si cet élan de reconnaissance semble assez net, même s'il est naissant, d'autres fronts d'oppositions persistent voire se durcissent. C'est entre autres le cas des tensions apparentes entre « féminisme » et « transidentités ». Dans cette opposition sectorielle, représentée par le mouvement TERF (Trans-exclusionary radical feminist) qui sont des « féministes » excluant les femmes trans des luttes féministes sous prétexte que socialisées en tant qu'hommes, elles le resteraient³⁷. Le dépassement des catégories de genre par la « non binarité » montre la limite d'une opposition entre « femmes trans » et « féminisme » et souligne la nécessité de repenser le combat pour l'égalité de façon inclusive, souple, en déprise avec les catégories binaires.

³⁶ Lire à cet égard : Arnaud Alessandrin, « Ce que le DSM V fait aux variances de genre », *Socio-Logos* [en ligne], n.9, 2014.

³⁷ Emmanuel Beaubatie, « Des trans' chez les féministes. Retour critique sur cinquante ans de controverse », *Revue du Crieur*, vol. 16, no. 2, 2020, pp. 140-147.

Bibliographie

- ALESSANDRIN Arnaud, BOLTER Flora, QUINQUETON Denis, *Mariage pour tous : violences d'une conquête* » Bord de l'eau, 2023.
- ALESSANDRIN Arnaud, MEIDANI Anastasia, « Santé non-binaire : de quoi parle-t-on ? », *Santé Publique*, 2022 [à paraître]
- ALESSANDRIN Arnaud, « Drag in the city : éléments pour une analyse du paysage Drag Queen français », *Le sujet dans la cité*, vol. 12, no. 2, 2021, pp. 235-248.
- ALESSANDRIN Arnaud et al. , *Santé LGBT*, Bord de l'eau, 2020.
- ALESSANDRIN Arnaud, « Transidentités : du biologique au sociologique », *Sexe et Genre: de la Biologie à la Sociologie* (H. Berry dir.), PUF, pp : 149-159, 2019
- ALESSANDRIN Arnaud, *Sociologie des transidentités*, Cavalier Bleu, 2018.
- ALESSANDRIN Arnaud, "Au-delà du troisième sexe : expériences de genre, classifications et débordements", *Socio*, 9, 2017, 201-214.
- ALESSANDRIN Arnaud, « La transphobie en France : insuffisance du droit et expériences de discrimination », *Cahiers du Genre*, vol. 60, no. 1, 2016, pp. 193-212.
- ALESSANDRIN Arnaud, « Ce que le DSM V fait aux variances de genre », *Socio-Logos* [en ligne], n.9, 2014.
- AYOUCH Thamy, « Du binaire au multiple : subjectivations de genre dans le Candomblé », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 97, no. 1, 2018, pp. 159-172.
- AULTMAN Lee Harrison, « Cisgender », *Transgender Studies Quarterly*, 1/1-2, 61-62.
- BEAUBATIE Emmanuel, *Transfuges de sexe*, La découverte, 2021.
- BEAUBATIE Emmanuel, « Le genre pluriel. Approches et perspectives pour complexifier le modèle femme/homme en sciences sociales », *Cahiers du Genre*, vol. 70, no. 1, 2021, pp. 51-74.
- BEAUBATIE Emmanuel, « Des trans' chez les féministes. Retour critique sur cinquante ans de controverse », *Revue du Crieur*, vol. 16, no. 2, 2020, pp. 140-147.
- BEAUBATIE Emmanuel, « L'espace social du genre. Diversité des registres d'action et d'identification dans la population trans' en France », *Sociologie*, vol. 10, no. 4, 2019, pp. 395-414.
- DUBET François, *L'expérience sociologique*, La découverte, 2007.
- GRECO Lucas, notamment : *Dans les coulisses du genre. La fabrique de soi chez les drag-kings*. Lambert-Lucas, 2018.
- LOISON Marie, PERRIER Gwenaëlle et NOUS Camille. « Introduction. Le langage inclusif est politique : une spécificité française ? », *Cahiers du Genre*, vol. 69, no. 2, 2020, pp. 5-29.
- MACKENZIE Louisa, SWAMY Vinay, *Devenir non-binaire*, Le Manuscrit, 2021.
- MAILLET Clovis, *Les genres fluides, de Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Arkh, 2019.
- POIRIER Fanny et al. « Non-binarité et transidentités à l'adolescence : une revue de la littérature », *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 2018, 67(5-6), 268-285 (
- PULLEN SANSFAÇON Annie, MEDICO Denise, *Jeunes trans et non binaires : De l'accompagnement à l'affirmation* Remue-Ménage, 2021
- RENNES Juliette (dir). *Encyclopédie critique du genre*. La Découverte, 2016.
- RICHARD Gabrielle, REVERSE Clément. « La vulnérabilité scolaire des jeunes LGBTQI en France. Penser la marginalisation accrue des élèves trans, non binaires et intersexes », *Agora débats/jeunesses*, vol. 91, no. 2, 2022, pp. 21-35.
- TRACHMAN Mathieu et al. « lesbiennes, gays, bisexuel.le.s et trans : une catégorie hétérogène, des violences spécifiques ». In : Brown E. et al. (dir.) *Violences et rapports de genre*, Paris : INED, 355-387 ; 2021.
- WILLEMS Geoffrey. « Le genre non binaire et fluide consacré par la Cour constitutionnelle : faut-il flexibiliser ou abolir l'enregistrement civil du sexe ? (obs. sous Cour const. (b.),

arrêt no 99/2019, 19 juin 2019) », *Revue trimestrielle des droits de l'Homme*, vol. 124, no. 4, 2020, pp. 895-920